



THOMSON:

«**POURQUOI NOUS N'AVONS PAS CHOISI MSX**»



Les spécifications du standard MSX sont tout à fait séduisantes et sa bibliothèque de logiciels s'agrandit de jour en jour. Pourtant, certains constructeurs, comme Thomson, ne se sont pas ralliés au standard... Nous avons rencontré Jean Gerothwohl, P.-D.G. de la Simiv (Thomson micro-informatique grand public), qui nous a exposé les motivations de son choix.

J. G. : Notre chance de survivre n'est pas d'entrer dans un standard qui banalise la machine et qui fera que le consommateur achètera la moins chère. Les industriels européens sont pénalisés : les systèmes importés d'Extrême-Orient sont taxés à 6 % alors que les composants que nous importons, soit des Etats-Unis, soit du Japon, sont taxés à 19 %... Nous sommes donc handicapés. Nos prix ne peuvent pas être compétitifs avec ceux des Japonais... A moins que, dans les années à venir, on rétablisse des droits de douane plus raisonnables. Avec le MSX, les machines débarqueront en Europe non seulement du Japon mais aussi de Corée et de Taiwan. Une guerre des prix à laquelle aucun Européen ne résistera aura lieu. Voilà pourquoi il nous faut notre standard.

Et il y a un troisième élément : l'objectif majeur est de créer une **industrie européenne de logiciel**. Avec des standards étrangers, il ne restera aux Européens que la réalisation de petits programmes éducatifs, coûteux à réaliser et qui ne se vendent pas dans des quantités comparables aux programmes de jeux traitements de texte ou tableaux qui viendront de l'étranger. Il n'y aura plus d'industrie européenne du logiciel.

Enfin, les logiciels contribuent à la culture. Si l'on veut que nos enfants soient élevés à l'américaine ou à la japonaise, très bien, mais j'estime qu'il y a une dimension culturelle européenne à conserver.

MSX, finalement, c'est un mythe de plus dans un univers qui en regorge. Je pense qu'il ne faut pas faciliter la naissance de ce mythe, qu'il ne faut pas faciliter en Europe la réussite d'une entreprise qui n'a pris ni au Japon ni aux Etats-Unis.

Soft & Micro : L'idée d'un standard commun en matière de micro-informatique est très séduisante.

Pourtant, vous tournez le dos à l'initiative des créateurs du standard MSX...

Jean Gerothwohl : Le concept du standard commun est intéressant en soi. A l'origine, MSX a été défini pour que les sociétés japonaises non spécialistes de micro-informatique domestique, comme Canon, Sony, JVC, Pioneer, puissent avoir une chance face aux trois leaders qui se partagent 80 % du marché (Nec, Fujitsu et Sharp). Cet accord a été établi à l'initiative de la filiale japonaise de Microsoft. Mais ce standard n'est pas encore un succès foudroyant au Japon : les trois grands constructeurs ont signé le contrat MSX, ont un projet MSX, mais aucun des trois n'a commercialisé son micro-ordinateur MSX.

Les constructeurs japonais se sont ensuite dit : « Nous allons attaquer le marché américain. » Ce marché est à l'heure actuelle contrôlé par Commodore. En 1985, la lutte va être très serrée entre ce dernier et Atari.

Mais le grand handicap des Japonais est le logiciel. MSX est largement orienté vers le jeu et vers des développements de télécommunication plus japonais qu'européens.

Le Japon ne sait pas encore produire autre chose.

S. & M. : C'est la raison pour laquelle vous n'avez pas voulu signer les accords ?

J. G. : Nous n'avons pas voulu rallier les Japonais pour deux raisons. La première, c'est que nous estimons que la fonction principale du micro-ordinateur familial (qui assurera sa survie) est l'éducation, la formation. Si le micro n'est qu'une machine de jeux, dans quelques années, il n'y aura plus de micro-informatique familiale. En revanche, ce marché durera si le micro-ordinateur apporte autre chose que les capacités d'une machine à jouer. D'un des grands atouts de l'informatique familiale est justement la polyvalence de la machine, la motivation d'achat principale restant l'éducation. Lorsque nos ingénieurs ont conçu le TO 7, il y a cinq ans, ils ont voulu en faire un véritable micro-ordinateur, orienté vers l'éducation et la communication.

S. & M. : Mais en quoi les micro-ordinateurs MSX ne sont-ils pas à vocation éducative ?

J. G. : Ils le pourraient, mais pour l'instant ce n'est pas leur vocation. Les Japonais ne peuvent pas faire de logiciels éducatifs pour le marché européen.

S. & M. : Mais les Européens peuvent en faire !

J. G. : Bien sûr, mais c'est

long. Avant qu'un parc de logiciels suffisant soit développé, il faut bien deux ans ; et dans deux ans, il n'y aura plus de micro-ordinateurs 8 bits sur le marché. Ou plutôt, on continuera à en vendre, mais ils seront dépassés. Nous en serons aux micros « 16 bits ». Le délai est peut-être un peu court pour MSX.

S. & M. : Êtes-vous en train de prendre ce virage ?

J. G. : Nous nous préparons au virage 16 bits. Nous le préparons en commun avec Philips pour sortir un micro-ordinateur qui devra être un standard Philips/Thomson à vocation européenne et mondiale. Pour l'instant, nous avons un standard 8 bits qui est la première tentative en Europe continentale. Les chiffres ne sont peut-être pas colossaux mais, à la fin de l'année 1984, 150 000 machines au standard MOS/TO 7 seront diffusées, et 600 000 machines fin 1985. Nous avons un catalogue de logiciels de 160 titres, et il en sort des nouveaux tous les jours. MSX n'aura pas de logiciels significatifs avant longtemps. Nous jouons la polyvalence de notre micro-ordinateur. Il faut se rappeler que, dans le monde entier et pour des générations encore, les parents voudront toujours donner à leurs enfants une chance supplémentaire.

S. & M. : Et la seconde raison ?